

Le Sauveur

MARKUS KIRCHHOFFER

Tiens, je t'apporte le compte-rendu et la note de frais concernant la tutelle de Gottlieb Maurer. C'est le dernier rapport sur mon pupille. En tant que greffé, tu le sais: Gottlieb est décédé à la fin de l'année passée. Mon rapport préliminaire, bref comme toujours, établit que l'état de santé de Gottlieb s'est constamment détérioré pendant la période rapportée et qu'il a été retrouvé mort sur ses panneaux de coffrage le matin du 22 décembre au foyer communal. Après le rapport préliminaire suivent huit pages de compte de gestion, un compte de fortune, un bilan financier et une transaction patrimoniale. En annexe se trouvent les justificatifs, notamment les clôtures de compte des deux banques où Gottlieb avait un peu d'argent.

Sa chambre au foyer communal, je l'ai vidée avec sa sœur. Une fois l'opération terminée, elle a fait cette remarque sur le banc devant la maison: «Ce Gottlieb... en son temps le père aurait mieux fait de lâcher sa semence dans la fosse à purin.» Cela nous a pris des heures et des heures pour sortir toutes les briques et les panneaux de sa chambre. Six panneaux étaient découpés de manière à tenir dans un carton à bananes. Gottlieb les emmenait avec lui quand il était interné à la clinique psychiatrique ou à l'hôpital.

Les panneaux peints et couverts d'écritures étaient la première chose que l'on voyait en rentrant dans sa chambre. Sur l'une des faces, une vache buvant dans un seau, un coq mangeant une céréale et une allée de peupliers qui se balancent dans le vent. Sur l'autre face, un palmier en bord de mer, un taillis avec un blaireau et un panneau portant l'inscription «Eva» en gros et en plus petit «32 DentsBlancheNeige». Je ne sais pas qui est cette Eva, je ne sais même pas si elle existe vraiment. Mais je sais que Gottlieb n'avait plus qu'une dent, jaunie par la nicotine.

Le bonhomme dormait par terre, sur deux panneaux de coffrage. C'est comme ça qu'il le voulait. Un sac à patates lui servait de coussin. A l'intérieur, il empilait des catalogues de vacances, la plupart sur la mer. Je suis sûr que Gottlieb n'a jamais été à la mer. «Avec la tête sur les catalogues, je fais de beaux rêves», disait-il.

Pendant la journée, il se baladait avec son sac à patates vide. C'est ainsi que les gens de la vallée le connaissaient: un long manteau noir, des bottes en caoutchouc, un sac à patates sur l'épaule. Il y fourrait souvent le bric-à-brac qui traînait devant les magasins, amenait ce chénit à l'intérieur et demandait en échange un billet de vingt francs. Beaucoup payaient pour s'en débarrasser. C'est comme ça qu'il trouvait de l'argent pour ses briques et ses panneaux.

L'endroit où dormait Gottlieb était isolé par un mur de briques à l'intérieur de sa chambre. A droite, il y avait un petit passage à travers lequel on accédait à son alcôve. Le fond de cet espace était aussi recouvert de briques. «Pour que la lumière ne passe pas par la fenêtre», m'avait expliqué Gottlieb. Toutes les briques étaient couvertes de son écriture maladroite. Les directeurs du foyer toléraient sa construction. Ça m'étonnait et me réjouissait. Il n'y avait pas à craindre que les briques tombent sur la tête de Gottlieb. Pour cela, il était un maçon beaucoup trop consciencieux, travaillant sans mortier. Son surnom de «Sauveur du val», il l'avait reçu dans ses jeunes années. Il déambulait alors dans les environs avec de longs cheveux ondulés. A cette époque personne ne portait de cheveux longs. C'était bien avant que tu ne deviennes greffé, tu ne peux pas le savoir. Gottlieb travaillait ça et là comme homme à tout faire, aussi pour la commune. Quand il y avait une fosse à creuser quelque part, c'était l'homme de la situation. Il avait un torse d'haltérophile. Quand ça lui disait, il pouvait déployer sa force d'ours de manière rapide et ciblée. Il a ouvert la tranchée pour les égouts du nouveau dépôt jusqu'à la rue en un seul jour. Lui tout seul ! Mais par contre, quand quelque chose ne lui convenait pas, rien ne se passait. Pas moyen de le convaincre quand il s'était mis une idée

en tête. Savais-tu qu'il habitait dans sa propre cabane avant que je devienne son tuteur? Dans la vallée latérale, derrière, du côté de la Wüestmatt, trois, quatre mètres à l'intérieur de la forêt. Il a creusé sa tanière là, à même le sol et l'a taillée dans le grès. Il a même enfoncé du fer d'armature dans le rocher.

Dans la forêt déjà il écrivait des choses étranges sur ses briques, comme plus tard au foyer communal: des listes avec toutes les firmes chez qui on pouvait acheter des briques dans un rayon de 30, 40 kilomètres. Des listes avec tous les fruits et herbes de la forêt qu'il connaissait, de l'arum à l'aubépine. Il buvait de l'infusion d'arum contre ses problèmes de déglutition. Gottlieb avait un rétrécissement chronique du larynx. On a dû lui retirer des adhérences deux fois. En tant que tuteur, on m'a beaucoup sollicité à cette époque, ça je peux te le dire. Gottlieb ne serait jamais allé à l'hôpital de son plein gré. Avant la deuxième opération, il s'est enfoncé un tuyau mou dans la gorge, pour ne pas mourir de faim à cause de l'étroitesse de son larynx. A travers le tuyau, il faisait passer de la saucisse à tartiner diluée dans du café.

Ça m'étonne que Gottlieb soit resté aussi robuste jusque dans sa vieillesse. Il engrangeait des cervelas au foyer. Ça grouillait de vermine. Je lui ai conseillé de les jeter dans les plus brefs délais. Il a simplement ri et m'a dit: «Je retire la peau et après les cervelas sont de nouveau bons à manger.» Pas étonnant qu'il ne restait plus qu'une dent à Gottlieb, l'incisive droite. Ça non, il n'allait pas volontiers à l'hôpital, mais il avait confiance en son médecin, le docteur Keller. Il lui flanquait chaque mois une piqûre. Probablement une solution neuroleptique contre sa «maladie mentale», selon la description de son handicap dans le fichier de tutelle de la commune. Le docteur le piquait dans le derrière, en pleine rue et depuis son auto, quand les deux se rencontraient par hasard. La piqûre faisait de Gottlieb une loque; il ne sortait plus de sa tanière. C'est seulement après plusieurs jours qu'il reprenait ses tournées. C'est pour cela qu'il s'était d'abord défendu contre les piqûres. Sans jamais en venir aux mains, il avait un trop grand respect pour Monsieur le Docteur. Avec le temps, sa résistance s'est émoussée.

A l'occasion de son septante-cinquième anniversaire, la société de musique de notre village a joué pour Gottlieb. J'y étais en tant que trompettiste. Il n'avait visiblement pas compté sur notre visite. Peut-être aussi parce que le foyer ne se trouve pas au village même mais un peu plus bas dans la vallée. Nous avons joué deux polkas et une pièce moderne. Le président du corps de musique l'a ensuite félicité. Lors de la «Marche d'anniversaire», Gottlieb luttait contre les larmes. Au moment de conclure avec «Un bon camarade», il a pleuré comme un veau. C'est la seule fois que je l'ai vu pleurer. Après le concert, il ne savait pas comment nous remercier pour les morceaux. Il faisait nerveusement des allers-retours devant nous, plus de vingt musiciennes et musiciens, le directeur et le porte-drapeau. Tout à coup, il s'est rué dans la maison, a rapporté des briques et les a distribuées à chacune des personnes présentes. Le président l'a remercié avec des mots bien choisis. Nous avons chargé les briques dans nos voitures et sommes rentrés à la maison. Aujourd'hui, nous sommes encore nombreux à rire du cadeau du Sauveur du val, mais à ma connaissance personne ne l'a jeté. Probablement parce qu'on a trouvé Gottlieb mort le lendemain de son septante-cinquième anniversaire, sur ses panneaux. Depuis ce jour-là, on trouve dans une vingtaine de foyer de la vallée des briques, sur lesquelles on peut lire une écriture tremblante:

«24 heures»
«DésirDevoirMer»
«EvadeMerde»
«PrinTemps»
«365 jours»
«RoueDepoidsLourds»
«CouronneDépitNoire»
«FortEsprit»

Sur la mienne est écrit «75 ans».

Nouvelle extraite du recueil Der Stachel («La Pique», Knapp Verlag, 2016), choisie et traduite de l'allemand par Valentin Decoppet.

biblio

Der Stachel
Nouvelles, Knapp Verlag, 2016
Meyer & Meyer
Bande dessinée, Edition Moderne, Zurich, 2015.
eisfischen
Poésie, Knapp Verlag, Olten, 2014.
gegenüber
Poésie, Wolfbach Verlag, Zurich, 2011.
Dachsspur
Bande dessinée, Schulverlag plus, Berne, 2010.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Cœrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture), de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO DR

bio

L'AUTEUR Né en 1963, Markus Kirchhofer vit en Argovie. Il a travaillé dans l'enseignement secondaire et à la Haute Ecole spécialisée du Nord-Ouest de la Suisse, avant de devenir écrivain indépendant. Scénariste de bande-dessinée puis dramaturge, Kirchhofer s'essaie ensuite à la poésie avec *gegenüber* et *eisfischen* (voir derniers titres parus ci-contre). Le recueil de nouvelles courtes *Der Stachel* est sa première œuvre en prose. Des narrateurs y parlent d'événements qui ont parfois changé leur vie. Leurs histoires sont racontées d'un ton naturel, mais la langue n'en est pas moins extrêmement travaillée, faisant de chaque nouvelle une perle finement ciselée. Dans «Le Sauveur», à travers différentes anecdotes, le lecteur apprend à connaître Gottlieb, ce fou du village fort comme Hercule qui laisse derrière lui des briques recouvertes d'inscription poétiques. **VDT**
Site internet de Markus Kirchhofer : www.kick.ch

LE TRADUCTEUR Né en 1992 à Lausanne, Valentin Decoppet étudie la littérature et la linguistique française et allemande à Lausanne, avant de partir à Berne pour continuer ses études. Il suit la spécialisation en traduction du Centre de traduction littéraire à Lausanne, dans le cadre duquel il traduit cinq nouvelles de *Der Stachel* sous le mentorat d'Ursula Gaillard. Depuis janvier 2017, il participe au programme Goldschmidt pour jeunes traducteurs entre la France, la Suisse et l'Allemagne. Il évoque ses choix de traduction pour «Le Sauveur» dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH